



Dossier | Ce que la littérature sait de l'autre

De monstre en *alien*, leçons du troisième type

La science-fiction, notamment lorsqu'elle recourt à la figure de l'extraterrestre, est un formidable champ d'expérimentations : l'exception humaine y étant contestée, elle s'y redéfinit sans cesse.

Par **Simon Bréan**

Un crâne chitineux, noir et luisant, des crocs acérés dégouttant de bave, le corps souple et puissant d'une machine à tuer peu de créatures suscitent le choc de l'altérité au même degré que le xenomorphe imagine par H. R. Giger pour *l'Alien* de Ridley Scott (1979). Avatar moderne des dragons des cartes médiévales, il incarne la peur de l'inconnu, l'angoisse de trouver hors de l'espace familier une étrangeté radicale, aliénante. Issu d'un viol parasitique, ce prédateur dépourvu d'yeux est un hybride monstrueux, qui ne provoque aucune empathie, uniquement de l'horreur et du rejet. Pas de négociation possible avec un être qui vise à éliminer et remplacer les malheureux qui lui ont permis de naître. Au contact de l'autre, l'humain risque de se perdre en se transformant. La science-fiction dispose d'une grande latitude pour mettre en images la figure de l'étranger. Leurs œuvres restent ancrées dans le monde réel, même si des éléments particuliers viennent renouveler la manière de poser les enjeux traditionnels. Le xénomorphe d'*Alien* n'est pas un être surnaturel : il obéit à des règles biologiques (se reproduire, se nourrir, survivre), ce qui le situe, en dépit

de ses caractères monstrueux, sur le même plan que les êtres humains. Sa seule existence et sa fascinante efficacité viennent néanmoins remettre en cause l'idée reçue faisant de l'être humain un prédateur ultime. Les figures de monstres, de créatures et d'extraterrestres sont associées de longue date dans la science-fiction à cette hantise de disparaître, de céder la place à une autre espèce. Les innombrables invasions dont la Terre est victime trouvent leur premier modèle dans *La Guerre des mondes* (1898) d'H. G. Wells, où des êtres très intelligents et sans pitié se montrent bien décidés à s'emparer de la planète entière, en réduisant les humains à l'état de bétail. La perspective du génocide vient ainsi redoubler la violence de l'invasion. Ces figures de l'altérité offrent le reflet déformé de caractères humains, mais tout en les reconnaissant, nous ne pouvons qu'en rejeter l'inhumanité. Les Martiens de Wells, quoique rationnels et intelligents, usent de leur supériorité technique pour mettre à genoux la nation britannique, qui avait alors conquis et colonisé une grande partie du monde. Cette inversion permet à des lecteurs certains de la supériorité de leur civilisation de se représenter les conditions d'une invasion inexorable, en se mettant à la place des peuples ayant souffert de leur expansion armée.

Envahisseurs ou parasites

Les récits de science-fiction peuvent ainsi avoir une portée satirique, ou du moins trahir les angoisses d'une société ou d'une période. Le thème de l'invasion extraterrestre connaît une évolution notable aux États-Unis lors de la guerre froide. Le schéma hérité de Wells correspond aux représentations du premier XX^e siècle, qui associe puissance technique et expansionnisme militaire. Les années 1950 voient apparaître le concept des « voleurs de corps (1) » (*body snatchers*) des extraterrestres, capables de se substituer aux êtres humains ou de les parasiter, cherchent à les asservir ou à prendre leur place sur Terre. Dans le roman *Marionnettes humaines*, de Robert A. Heinlein (1951, éd. Folio SF), les envahisseurs sont de minuscules mollusques qui s'agrippent au cou de leurs victimes. Même les fonctions conscientes du cerveau se trouvent subverties, comme dans ce passage saisissant où le narrateur, tombé sous la coupe d'un des extraterrestres, continue à s'exprimer à la première personne, décrivant et justifiant ses actes du même ton que dans tout le roman. Le voleur de corps condense

Vient de paraître

► **La Science-fiction en France. Théorie et histoire d'une littérature**, Simon Bréan, éd. [Presses] universitaires de Paris-Sorbonne, « Lettres françaises », 410 p., 22 €

Dans le miroir offert par les extraterrestres, les êtres humains contemplant l'arbitraire du développement de leur propre espèce.

(1) Voir *La Chose d'un autre monde* (Christian Niby, 1951), inspirée par « La bête d'un autre monde », nouvelle de John Campbell, et *L'Invasion des profanateurs de sépultures* (Don Siegel, 1956), tirée d'un roman de Jack Finney, et surtout leurs excellents remakes, *La Chose* de John Carpenter (1982) et *Body Snatchers* d'Abel Ferrara (1993).

A lire

- **La Guerre des mondes**, H. G. Wells, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray, dossier d'Helene Tronc, éd. Folio plus classiques, 312 p., 6,50 €
- **Marionnettes humaines**, Robert Heinlein, traduit de l'anglais (États-Unis) par Alain Glatigny, éd. Folio SF, 416 p., 7,50 €
- **Chroniques martiennes**, Ray Bradbury, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jacques Chambon et Henri Robillot, éd. Folio SF, 336 p., 5,95 €
- **Solaris**, Stanislas Lem, traduit du polonais par Jean-Michel Jastenko, éd. Folio SF, 336 p., 6,50 €
- **Points chauds**, Laurent Genefort, éd. Le Belial, 260 p., 18 €
- **Kant chez les extraterrestres. Philosophies cosmopolitiques**, Peter Szendy, éd. de Minuit, « Paradoxe », 156 p., 19,80 €
- **Les Films de science-fiction**, Michel Chion, Cahiers du cinéma, 414 p., 39,95 €

► **La Chose d'un autre monde** (1951), réalisée par Christian Niby, produite par Howard Hawks

la hantise de l'ennemi intérieur, susceptible de convertir n'importe qui par l'idéologie et le lavage de cerveau. Sous le masque rassurant de l'ami ou du notable se dissimule ainsi une altérité prédatrice qui n'a rien à envier aux Martiens de Wells.

Cette figuration de l'extraterrestre comme monstre, patent ou sournois, n'est que l'expression la plus angoissante, et la plus caricaturée, des réflexions que suscite la perspective d'une vie et d'une conscience sans lien direct avec notre propre évolution. Les robots, surhommes et mutants, même inquiétants, restent issus de l'humanité : leur triomphe ne ferait que marquer une étape de notre histoire. Les extraterrestres ne peuvent être nos descendants, mais des rivaux, des concurrents ou des partenaires. Leur seule existence implique de réexaminer les critères de valeur appliqués par les êtres humains.

Les extraterrestres sont les produits d'une évolution indépendante de celle qui a eu lieu sur Terre. L'écrivain peut se contenter de simples effets d'étrangeté à partir de

caractéristiques empruntées aux insectes ou aux reptiles. Néanmoins, la conformation anatomique et biologique des extraterrestres est censée dépendre de leur environnement. Tweel, le Martien imaginé par Stanley G. Weinbaum dans « L'odyssée martienne » (1934), a la haute et frêle carcasse d'un humanoïde soumis à une gravité moindre que celle de la Terre, de larges poumons grâce auxquels il stocke un oxygène moins abondant, et une sorte de bec lui permettant de tirer sa nourriture du sol et de contrôler sa chute lorsqu'il bondit d'une colline de Mars à l'autre. Dans le miroir offert par ce type d'extraterrestre, les êtres humains contemplent l'arbitraire du développement de leur propre espèce.

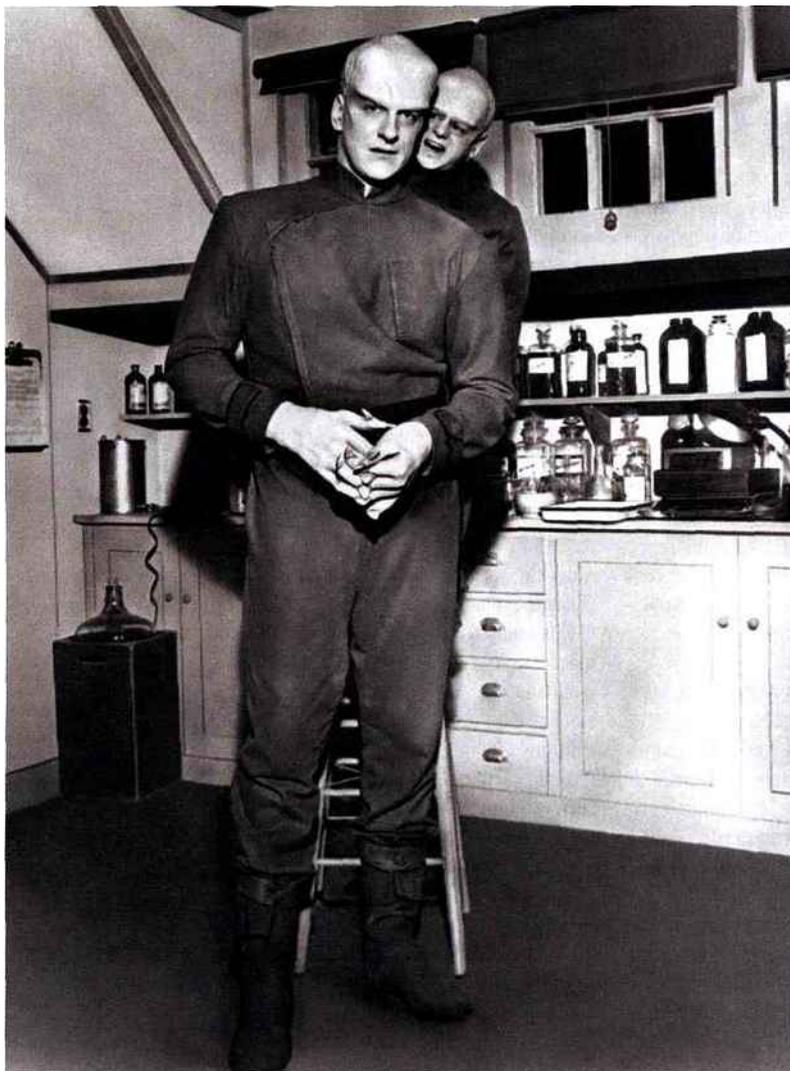
Les caractéristiques biologiques déterminent parfois les traits culturels attribués aux extraterrestres. Les Txaïqs apportés sur Terre par *Le Ressac de l'espace* (1962), de Philippe Curval, ont un mode de vie et de reproduction dépendant d'une symbiose avec d'autres êtres vivants. Ils peinent à concevoir que cette symbiose, qui apporte plaisir, sérénité

et créativité aux deux parties, soit refusée par les humains. Contrairement au xénomorphe que gouvernent ses impératifs biologiques, les extraterrestres surmontent ici le choc culturel, en apprenant des humains les moyens de reconnaître une intelligence et une volonté différentes de la leur.

À l'instar des Txaïqs, nous pouvons méditer sur les limites de nos capacités de compréhension au fil des contacts envisagés par la science-fiction. La civilisation si fine des *Chroniques martiennes* (1950) de Ray Bradbury ne résiste pas à l'irruption d'esprits humains, dont la rudesse blesse les cerveaux télépathes des Martiens. Si ces extraterrestres meurent de trop comprendre les humains, ces derniers usent leurs capacités intellectuelles jusqu'à la folie en se heurtant à Solaris, une planète à laquelle Stanislaw Lem (*Solaris*, 1961) prête des caractéristiques si particulières qu'elle en paraît consciente, sans que les chercheurs soient jamais en mesure d'en juger, tant son intellect dépasserait le nôtre. La confrontation avec l'altérité renvoie les êtres humains à eux-mêmes, sous la forme de fantasmes incarnés, envoyés par Solaris, ou lorsque les Terriens, réfugiés sur Mars après avoir détruit toute vie sur Terre, voient dans leur reflet le nouveau visage des Martiens.

Alternatives pacifiques

Le questionnement introduit par l'altérité des extraterrestres se ramène toujours à un problème d'identité, chaque rencontre donnant l'occasion de mesurer la capacité de notre espèce à affronter des enjeux dépassant notre berceau terrestre. Si l'horizon idéal d'une telle redéfinition est la mise en place de relations normalisées comme on en voit dans *Star Wars* ou *Star Trek*, il n'est pas aisé de se représenter les modalités de la transition. C'est à une réflexion de ce type que nous invite un roman récent de Laurent Genefort, *Points chauds* (2012), dans lequel la Terre se trouve soudain connectée à un réseau de portails permettant de circuler, d'une manière aléatoire, de planète en planète. Confrontés à des extraterrestres pacifiques, d'une infinie variété de formes et d'usages, et simplement désireux de transiter sur Terre d'un portail à un autre, les êtres humains se montrent souvent cauteleux, avides, brutaux, mais le lecteur suit des individus et des organisations adaptant peu à peu leur définition de ce qui est humain et reconnaissant en ces autres des subjectivités à part entière. Sur leur exemple, il suffit de profiter des portes ouvertes vers l'espace par la science-fiction pour que les plus monstrueux avatars de l'altérité se changent en autant d'opportunités de jeter un nouveau regard sur ce qui constitue, selon nous, l'humanité. □



COLLECTION CHRISTOPHEL